Du surnaturel à l'idéologie : le jacobinisme du révérend Robert Kirk dans *The Secret Commonwealth of Elves, Faunes and Fairies*

Thomas Gifford

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudeseccossaises/3450>

DOI : 10.4000/etudeseccossaises.3450

ISSN : 1969-6337

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2001

Pagination : 141-149

ISBN : 978-2-84310-198-4

ISSN : 1240-1439

Référence électronique

Thomas Gifford, « Du surnaturel à l'idéologie : le jacobinisme du révérend Robert Kirk dans *The Secret Commonwealth of Elves, Faunes and Fairies* », *Études écossaises* [En ligne], 7 | 2001, mis en ligne le 29 mars 2018, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudeseccossaises/3450> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudeseccossaises.3450>

Du surnaturel à l'idéologie Le jacobinisme du Révérend Robert Kirk dans *The Secret Commonwealth of Elves, Faunes and Fairies*

THOMAS GIFFORD
Université Stendhal-Grenoble 3.

1. Paul Langford, *A Polite and Commercial People*, (Oxford: 1989), 197; l'expression est de Jeremy Black.

2. Paul-Kléber Monod, *Jacobitism and the English People*, 1688-1788, (Cambridge: C.U.P, 1989); Murray G.H. Pittock, *Poetry and Jacobite Politics*, (Cambridge: CUP, 1994).

3. Le titre complet est *The Secret Commonwealth; or an Essay on the Nature and Actions of the Subterranean (and for the most Part) Invisible People heretofore going under the name of Elves, Faunes and Fairies and the Lyke among the Low Country Scots, and termed hubhsisgedh, caiben, lusbarthen, and siotbsudh among the Tramountaines or Scottish Irish, as they are described by those who have the Second Sigh*.

4. Walter Scott, *Letters on Demonology and Witchcraft*, (Paris: A & Galignani, 1831); l'auteur de *Waverley* y raconte comment, furieux d'avoir vu son intimité ainsi violée, le petit peuple ne tarda pas à trouver l'occasion de se venger. La légende, qui devait hisser son héros au rang de Thomas the Rhymer et de Tam Lin, raconte qu'au cours d'une promenade, Kirk fut frappé d'une crise d'apoplexie dont il mourut. Il réapparut quelques temps après son enterrement, implorant les membres de sa famille de se livrer à un rituel censé le libérer à l'occasion du baptême de son fils. Pour une raison inconnue, la famille oublia de se conformer à la demande du défunt qui resta donc prisonnier du royaume de fées.

Le mouvement jacobite fut longtemps décrit comme «the greatest military challenge ever faced by the British nation»¹. Toutefois, il n'est plus à démontrer aujourd'hui que la cause des Stuarts ne saurait se résumer à ses (malheureuses) initiatives diplomatiques ou militaires. Ainsi, Murray G.H. Pittock et Paul-Kléber Monod ont bien démontré comment, confrontés au déclin des principes qui leur tenaient à cœur, les élites favorables à la Restauration des Stuarts furent également amenées à véhiculer leur idéologie de multiples manières en cultivant divers modes d'expression². Portant leur curiosité sur tout ce qui pouvait générer un quelconque attachement à la maison royale en exil, les partisans jacobites contribuèrent ainsi grandement à la théologie, à la philosophie, à la recherche historique ou à la poésie du XVIII^e siècle tant en Angleterre qu'en Écosse. Fort de ce constat, on aimerait ici attirer l'attention sur le contenu d'un traité surprenant publié en 1815 mais composé en 1691 et intitulé *The Secret Commonwealth of Elves Faunes and Fairies*³. Cet opuscule, dans lequel l'auteur prétend révéler tous les secrets du petit peuple et apporter des précisions sur les mystères des dons de guérison et de seconde vue chez les Highlanders, est l'œuvre du Révérend Robert Kirk (1641-92) bien connu des lecteurs des *Letters on Demonology and Witchcraft* de Walter Scott⁴. Les centres d'intérêt du *Secret Commonwealth* semblent *a priori* très loin des querelles politiques qui allaient déchirer la Grande-Bretagne au cours du siècle suivant. Ceci est d'autant plus vrai que la carrière de Kirk n'est pas de celles qui prêtent au scandale. Le personnage n'a rien d'un activiste politique. Septième fils du Révérend James Kirk, ministre épiscopalien, il est avant tout un savant, un érudit. Éduqué aux universités d'Édimbourg et de Saint-Andrews, il devient en 1684, pasteur à Balquidder, dans le Perthshire et participe à la diffu-

sion, dans les Highlands, d'une Bible en caractères irlandais. L'année suivante, il traduit lui-même les psaumes de David en langue gaélique avant de reprendre la charge de son père à Aberfoyle où il traduit la Bible dans une version qui restera utilisée dans les Highlands pendant plus d'un siècle. En outre, il n'était pas rare à l'époque de voir certains érudits s'adonner ainsi aux joies des chimères nocturnes. Ainsi, à la même époque, le fondateur de l'Ashmolean Museum, Elias Ashmole (1617-1692) cultive un goût prononcé non seulement pour la science et l'histoire, mais aussi pour l'alchimie et l'astrologie. À telle enseigne qu'il serait tentant de suivre les conclusions de R. J. Stewart qui, dans une édition assez récente du traité, déclare: «political implications were far from the mind of Robert Kirk»⁵. Toutefois, l'intention est ici de démontrer, ainsi que le suggère Bruce Lenman⁶, que la curiosité du Révérend Robert Kirk pour le surnaturel, trois ans après la destitution des Stuarts et à peine moins d'un an après l'abolition de l'épiscopat en Écosse, ne trouvait pas uniquement son origine dans l'attrait indubitable de son auteur pour les forces occultes et le mysticisme. Au fil des pages, dans un style très anecdotique, qui n'est pas sans évoquer celui des conteurs des sociétés celtiques, l'auteur défend et s'approprie les motifs d'une culture orale et populaire mais n'a de cesse de révéler les préoccupations religieuses et politiques d'une élite.

L'un des objectifs de Robert Kirk en écrivant *The Secret Commonwealth* est tout d'abord de démontrer que, la Nature ayant horreur du vide, il existerait un autre monde, un univers différent et souterrain peuplé non seulement par l'âme des disparus, mais aussi par des êtres fabuleux, dotés de pouvoirs exceptionnels que l'on appelle *siths* ou *sluaghmaith*: «The Earth being full of cavities and cells, and there being no place or creature but is supposed to have other animals of greater or lesser, living in or upon it as inhabitants: and no such thing as pure wilderness in the whole Universe» [S.C., 22]. Cette croyance en un monde invisible va en outre de pair avec une conception très organisée de l'univers en vertu de laquelle il existerait plusieurs sphères concentriques dont les Enfers seraient pour ainsi dire le noyau. Se succèderaient ensuite le royaume des elfes et des fées, celui des poissons et celui des humains. Viendrait alors la sphère propre aux oiseaux, aux mouches et aux insectes, puis celle du Manucodiata, l'oiseau du Paradis. Enfin, l'Au-delà dominé par les dieux et les déesses.

5. R. J. Stewart, *Robert Kirk, Walker between Worlds, A New Edition of the Secret Commonwealth of Elves, Faunes and Fairies*, (Shaftesbury: Element Books, 1990), 5; toutes les références qui vont suivre sont extraites de cette édition.

6. Bruce Lenman, «The Episcopal Clergy and the Ideology of Jacobitism», Eveline Cruickshanks (ed.), *Ideology and Conspiracy: Aspects of Jacobitism 1689-1759*, (Edinburgh: John Donald, 1982), 36-47.

Ce point de vue, que Kirk tenait de la culture orale celtique qu'il côtoyait, avait des points communs avec une pensée métaphysique héritée de Platon, de la kabbale juive et de l'hermétisme⁷. Néanmoins l'intérêt manifeste de l'auteur pour l'ordre et l'équilibre de l'univers faisait également écho à l'une des principales préoccupations du mouvement jacobite écossais pour qui la destitution des Stuarts était bien plus qu'un simple acte politique. Il s'agissait également d'un acte dont les conséquences, forcément néfastes, avaient une portée métaphysique allant à l'encontre des lois de la Nature⁸. Le thème du «giddy World turn'd upside down» emprunté aux cavaliers de la Guerre Civile était au cœur de la pensée pro-Stuart. Les whigs avaient apporté avec eux le chaos; ils avaient subverti l'ordre naturel du monde, substitué le froid à la chaleur, la stérilité à la fertilité, la mort à la vie: «whigs came like frost in June/And wither'd a'our posies»⁹.

Parallèlement, l'opuscule de Kirk analyse aussi les habitants de ce monde souterrain. Comme les démons de l'Antiquité, les elfes et les fées seraient quelque part «betwixt man and angel» [S.C., 21]: «Some have bodies or vehicles so spongy thin and desiccated that they are fed only by sucking into some fine spirituous liquor that appears like pure air or oil» [S.C., 21]. Cependant, à l'exception de cette particularité physique, ces merveilleuses créatures sont semblables à des êtres humains à de nombreux égards. Ainsi, même si elles vivent bien plus longtemps que ces derniers, elles sont tout aussi mortelles. Les Elfes se marient, font des enfants qu'ils confient à des nourrices. Ils vivent dans des maisons «called large and fair and, unless at some odd occasions, unperceivable by vulgar eyes, like Rachland and other Enchanted Isles [S.C., 25]. Tandis que les femmes tissent, les hommes, eux, voyagent ou travaillent la terre: «[...] When several countries were uninhabited by us they had their easy tillage above ground as we do now, the print of whose furrows do yet remain to be seen on the shoulders of the very high hills, which was done when the champagne was still wood or forest» [S.C., 22]. Ils vivent au rythme des saisons, se déplaçant «at the beginning of each Quarter of the Year» [S.C., 22]. Pour résumer, ils vivent selon le mode de vie traditionnel propre à la société des Highlands dont ils partagent également la langue et l'habillement: «Their apparel and speech is like that of the people and country under which they live: so they are seen to wear plaids and variegated garments in

7. R.J. Stewart, *Robert Kirk, Walker between Worlds*, 82.

8. Franck J. McLynn, «The Ideology of Jacobitism I», *History of European Ideas*, 6, 1985, 1-18.

9. «Awa whigs, awa», James Hogg, *The Jacobite Relics of Scotland*, (Edinburgh: 1819-1921) vol. I, 76-77.

the Highland of Scotland and *Suanochs* (*sunach* or tartan) heretofore in Ireland» [S.C., 26].

Bien que sa vision de l'Autre Monde soit assez différente de celle que l'on peut trouver dans la littérature des Highlands¹⁰, ce goût pour les valeurs traditionnelles des Highlands n'était pas sans rattacher l'auteur à la rhétorique traditionnelle du mouvement jacobite écossais pour qui les Highlands étaient le siège d'un Âge d'Or, pur, idéal, bien éloignées de tous les bouleversements politiques, économiques et sociaux apportés par la Révolution Glorieuse, symboles d'un passé prestigieux et peuplées de ces «sagacious active Scots» [S.C., 48]. La signification idéologique de cette présentation est d'autant plus manifeste qu'en se passionnant pour les traditions des Highlanders, Kirk apportait son soutien à des valeurs qui avaient depuis longtemps servi à asseoir le pouvoir des Stuarts. L'association de leur règne et de leur pouvoir dynastique à l'image d'une campagne fertile et idéalisée était un des grands clichés de la rhétorique de Cour¹¹, rapprochement qui remontait à la Guerre Civile, au moment où le roi s'était retrouvé à la périphérie de son propre pouvoir, mais dont on pouvait déjà trouver les traces dès 1618 avec la publication du premier *Book of Sports*. L'adoption, dans les masques royaux de Thomas Carew ou de Ben Jonson¹², du thème du roi déguisé, né de la fascination des couches populaires pour l'univers secret et mystérieux de leur gouvernants, était une autre manifestation de cette volonté. Le désir de placer l'Âge d'Or à la campagne n'était d'ailleurs pas sans déplaire à une partie de la population. Ainsi, comme le remarque fort justement François Laroque, «il fallait bien qu'entre nostalgie et idéal, il y ait eu sous les archétypes et les conventions une réalité qui permît à ce qui était au départ une politique de se cristalliser en esthétique»¹³.

Enfin, il est intéressant de noter à quel point, dans son analyse de la société des Fées, Kirk se passionnait également pour une communauté elle-même très hiérarchisée et très ordonnée : «They are distributed in Orders and Tribes» [S.C., 23]. Plus loin, commentant l'organisation politique des Elfes, Kirk écrit «They are said to have aristocratic rules and laws.» [S.C., 27]. S'il est certain que la conception hiérarchique des Fées était une idée que Kirk tenait de la tradition celtique ainsi que de traités écrits au XII^e siècle comme la *Vita Merlini* de Geoffrey of Monmouth¹⁴, l'accent mis sur la notion de hiérarchie aristocratique rapprochait Kirk de la rhétorique tradition-

10. Kirk compare son monde souterrain aux îles enchantées dans la littérature des Highlands, mais dans la ballade de Thomas the Rhymer l'univers des fées n'est pas souterrain mais lumineux, offrant de vastes plaines parcourues de rivières de sang et d'eau.

11. Leah Marcus, «Politics and Pastoral: Writing the Court on the Courtryside», Kevin Sharpe et Peter Lake (eds.), *Culture and Politics in Early Stuart England*, (London: Macmillan, *Problems in Focus*, 1994), 139-161.

12. Murray G.H. Pittock, *Poetry and Jacobite Politics*, 20.

13. François Laroque, *Shakespeare et la Fête*, (Paris: PUF, 1988), 78.

14. R. J. Stewart, *Robert Kirk, Walker between Worlds*, voir Appendice 7.

nelle du mouvement jacobite écossais. Garants de l'ordre de la Nature, les Stuarts étaient également les gardiens de la cohésion sociale née de la Restauration de 1660, idée chère à l'aristocratie mais également à l'Église épiscopale à laquelle Kirk appartenait, deux institutions dont l'influence s'était considérablement accrue par le biais du droit de Patronage. La Révolution Glorieuse avait mis un terme à un système césaropapiste, rendant désormais la religion établie depuis la Restauration de 1660 vulnérable aux attaques d'un protestantisme plus radical.

L'idée d'un univers éminemment providentiel c'est-à-dire dans lequel la volonté divine n'est pas cachée mais omniprésente était étroitement liée à toutes ces notions d'ordre naturel et de hiérarchie sociale. Ainsi, la nature décrite par Kirk n'est pas seulement ordonnée. Elle porte en elle une sacralité. Rien n'est laissé au hasard dans cette mise en relation des mondes visible et invisible. Le caractère mythique du chiffre sept, par exemple, trouve sa justification dans ce que Kirk appelle à plusieurs reprises «Le Grand Livre de la Nature». Les Quatre Éléments, l'eau, la terre, l'air, le feu, étant complétés par la Sainte Trinité :

There is some resemblance also, and allusions in nature, that all things being Sevenfold, or composed of it, most usually have a virtue beyond whatever is composed of any other number, Examples are such as Sunday, the seventh day of rest, or the Sun, the seventh planet; Seven being composed of Four and Three, the Elements and the Trinity, comprehending both Worlds. But how things having this numeral relation and resemblance, being so remote, come to partake and derive a Secret Virtue beyond other things from the prototype or first pattern cannot be well given account of. [S. C., 70-1]

Cette croyance ancienne rapprochait Kirk de la tradition mystique de l'Église épiscopale du nord-est de l'Écosse influencée d'une part par Sainte Thérèse d'Avila, Thomas à Kempis et saint Jean de la Croix¹⁵. Néanmoins, la notion selon laquelle l'univers est gouverné par une Providence bienveillante rattachait une fois de plus Kirk au mouvement jacobite écossais, pour qui l'ordre établi était également chose sacrée, à telle enseigne qu'il ne pouvait être remis en question. En s'en remettant au droit à la révolte exposé par John Locke, au tyrannicide, le parti whig présupposait exactement le contraire. Tout était devenu le fruit du hasard, soumis aux caprices

15. Franck McLynn, «The Ideology of Jacobitism II», *History of European Ideas*, 6, 1985, 173-188.

d'individus dont les occupations les plus chères étaient «the ruining of nations/Subverting of Crowns and murdering Kings»¹⁶, de gens peu scrupuleux dans une société devenue farouchement matérialiste. En écrivant son *Secret Commonwealth*, Kirk mettait certes en évidence un univers d'ordre, mais dont la magie n'était pas non plus totalement absente. Et quoi de mieux que les manifestations du petit peuple pour convaincre ses lecteurs «in opposition to Sadducees, Socinians, and Atheists, of a Deity, of Spirits and a possible and harmless method of correspondence betwixt man and them, even in this life.» [S.C., 47] et combattre ainsi «the growing and impudent Atheism of the Âge»? Tout ceci était d'autant plus vrai que si ces mystiques du nord-est n'étaient ou ne seront pas tous des partisans de la maison royale en exil beaucoup prendront fait et cause pour le monarque légitime. Au premier rang de ceux-ci se trouveront des personnages tels que James Keith (1696-1778), Andrew-Michael Ramsay (1686-1743), ami et disciple de Fénelon, futur précepteur du Jeune Prétendant, et enfin Lord Forbes of Pitsligo (1678-1762) dont Scott fera plus tard le baron Bradwardine de *Waverley*.

De cette notion providentielle de l'univers découlait également une conception cyclique de la vie: «It is one of their Tenets that nothing perishes but, as the Sun and Year, everything goes in a Circle, lesser or Greater, and is renewed, and refreshed in its revolutions» [S.C., 26]. La notion du grand cercle de la vie selon laquelle le premier quart du jour est associé à l'aube, au printemps et à la naissance, le second à l'après-midi, à l'été et à l'âge adulte, le troisième à la soirée, à l'automne et à la maturité et le quatrième à la nuit, à l'hiver et la vieillesse rejoignait également la conception cyclique de l'histoire développée par les partisans des Stuarts qui faisaient coïncider la Révolution Glorieuse au souvenir plus douloureux encore de la Guerre Civile. Monarque exilé, Jacques II était en tout point semblable à Charles I^{er}, le roi martyr, tandis qu'inversement, William n'était ni plus ni moins que la réincarnation vivante de Cromwell.

Tout ceci conduit enfin au dernier centre d'intérêt du *Secret Commonwealth*, à savoir les dons exceptionnels accordés aux septièmes fils dans la société celtique. À commencer par le don de seconde vue. Ainsi selon Kirk, il existerait des gens – principalement des hommes – capables de communiquer avec les êtres

16. «Would you know what a Whig is?», James Hogg, *Jacobite Relics of Scotland*, 1, 144-145.

souterrains et dotés d'un pouvoir les aidant à décrypter l'avenir dans les actions des Elfes :

[...] A Man of the Second Sight perceiving the operations of these forecasting invisible people among us indulged through a stupendous providence to give warnings of certain remarkable events, either in the Air; Earth, or Waters, told that he saw a winding-shroud creep up around a walking healthy person's legs for when it approached his head. And afterwards it came up to the middle, then to the shoulders, and at last over the head, which was visible to no other person. And by observing the space of time between the several stages, he easily guessed how long the man was to live who wore the shroud, for when it approached his head, he told that such a person was ripe for the Grave. [S.C., 30]

Cette conception rattachait Kirk à la tradition du jacobitisme écossais puisque, de la même manière que le cycle continu des énergies dans ce que le royaliste épiscopalien George MacKenzie of Rosehaugh avait appelé «l'ordre sacré de la Nature» promettait une vie après la mort, la fertilité après la stérilité et la vie après la mort, la destitution des Stuarts, portait déjà en elle l'annonce d'une Seconde Restauration, la volonté divine ne pouvant être connue qu'à la fin des temps. Et c'est peut-être cette confiance aveugle en la Providence qui fit qu'un personnage comme Robert Kirk choisit de s'abstenir de toute participation active au mouvement jacobite :

Yet remember Charles's fate
Who roam'd from state to state
Kept out by a fanatic nation
Till at length came a day
Call'd the 29th of May
Still renown'd for a true Restoration¹⁷

Parallèlement à ces dons de seconde vue, Kirk se passionnait pour les pouvoirs de guérison accordés au septième fils, offrant à ses lecteurs une large collection de sorts et de charmes pour guérir l'épilepsie, contre les rages de dents ou la grippe. Mais, là encore, cette conception du pouvoir surnaturel n'était pas dénué d'arrière-pensée politique, Kirk rejoignant ici la dimension mystico-religieuse que le mouvement jacobite avait à cœur d'exalter en la personne du monarque en exil. Le don de guérison accordé au septième fils était aussi celui accordé au monarque de droit divin, «by Revelation of an Angell [...] to let us see that God can cure diseases incurable by man [S.C., 70]. Ceci est d'autant plus vrai que, même si Jacques VI et I^{er} s'était

17. «The Tenth of June», James Hogg, *Jacobite Relics*, vol. II, 38-39.

toujours livré à l'exercice de mauvaise grâce, les premiers Suarts tels que Charles I^{er} et Charles II s'étaient adonné à cette pratique avec assiduité. Il est aussi pertinent de noter à cet endroit que, malgré son désir de voir le catholicisme restauré en Grande-Bretagne, Jacques VII et II n'accorda jamais plus de £2 150 aux écoles de cette confession tandis que, dans le même temps, il ne dépensa pas moins de £4 000 pour la manufacture de médailles soi-disant curatives destinées à être distribuées durant les cérémonies de thaumaturgie¹⁸.

En outre, il n'est pas inintéressant de remarquer que, si ces dons particuliers de seconde vue et de guérison peuvent être acquis de manière temporaire, il s'agit avant tout d'un don héréditaire. La «Virtue» est transmise de génération en génération, idée qui était au cœur des préoccupations de la Maison Royale en exil. Monarques de droit divin, les Stuarts étaient aussi les héritiers de toute une race dynastique qui, en Écosse, commençait avec celle de Robert the Bruce. Il s'agissait là d'une notion qui ne pouvait que plaire aux élites proches du pouvoir royal en exil dans la mesure où la valeur aristocratique est également transmise de génération en génération.

La défense et l'appropriation des croyances et des traditions populaires amorcée par Robert Kirk avec *The Secret Commonwealth* allait devenir l'un des éléments les plus caractéristiques de la rhétorique pro-Stuart en Écosse et en Angleterre. Les exemples de ce processus au cours du «siècle jacobite» seront multiples. Ainsi, à la suite de Kirk, George Garden, pasteur épiscopalien qui avait refusé de prier pour Guillaume et Marie, composa un traité sur les bardes de la société celtique. Plus tard, l'exploitation du «Bonnie Highland Laddie»¹⁹, héros séducteur d'un cycle de ballades écossaises, dans l'intention délibérée de façonner l'image archétypale du Jeune Préendant dans les années 1740-1750, ne sera pas sans rappeler la manière dont le «Lost Lover»²⁰, protagoniste d'une tradition identique de chansons, avait aidé à concevoir l'image du Préendant vingt ans auparavant. Cette convergence entre la culture des d'élites et celle de la plèbe allait devenir tellement proverbiale qu'il ne faut guère s'étonner de voir un farouche partisan de la dynastie hanovrienne comme Henry Fielding prôner l'éradication totale de la culture populaire dans *An Enquiry into the Causes of the Late Increase in Robbers*²¹ (1754). Et il est certain, ainsi que le souligne Paul-Kléber Monod, que la défaite définitive du mouvement jacobite en tant que force

18. Bruce Lenman, «The Episcopal Church and Jacobite Ideology», 43.

19. William Donaldson, *The Jacobite Song, Political Myth and National Identity*, (Aberdeen: AUP, 1988), 49-66.

20. Paul-Kléber Monod, *Jacobitism and the English People*, 62-69.

21. Pittock Murray, *Jacobitism*, (London: Macmillan, *British History in Perspective*, 1998), 65.

politique allait être un facteur déterminant pour la séparation des deux univers culturels en Grande-Bretagne²². Toutefois, cette défense du populaire (qui devait s'accélérer en Écosse après le traité d'Union de 1707) allait non seulement permettre au mouvement jacobite de s'assurer le soutien non négligeable des clans en 1715 et en 1745, mais également de sauvegarder toute la tradition écossaise dont allaient s'inspirer des auteurs comme Robert Ferguson et Walter Scott, James Hogg et Andrew Lang.

22. Paul-Kléber Monod, « Pierre's White Hat », Eveline Cruikshanks (ed.), *By Force or by Default* (Edinburgh: John Donald, 1989) 159-189, 160.